

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph MARIETAN

L'Institut populaire de Martigny

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1908, tome 10, p. 113-118

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## L'Institut populaire de Martigny

L'Institut populaire de Martigny, que M. le directeur de *l'Eveil* a bien voulu me demander de présenter à ses lecteurs, est entré au commencement de Mars dans la troisième année de son âge. C'est peu et c'est beaucoup, suivant le point de vue où l'on se place pour envisager la chose.

Si l'on ne considère que le temps matériel, deux fois 365 jours ne comptent guère dans l'existence d'une oeuvre ou d'un monument, mais si l'on songe aux sombres prédictions qui ont salué la naissance de notre Institut, aux difficultés auxquelles s'est heurtée sa création, ces deux années de vie sont en quelque sorte un signe, une promesse de longévité et presque un gage pour l'avenir.

Les prophètes de malheur ont toujours été et seront toujours plus nombreux que les autres, et lorsque, sur un point quelconque de notre planète, dans un grand centre aussi bien que dans une petite localité, une généreuse initiative essaie de remuer des pierres ou de remuer des idées, il s'élève bientôt de toutes parts un concert de désapprobations propre à ébranler les volontés

les plus fermes. L'œuvre en germe a déjà ses contradicteurs. Je ne parle pas des adversaires systématiques que nous voulons ignorer, mais de ceux, plus ou moins déclarés, qu'elle rencontre parmi les bons serviteurs de la même cause.

On trouve que le moment est mal choisi, que le terrain n'est pas suffisamment préparé ni l'affaire assez mûrement réfléchie, qu'on s'embarque à la légère dans une aventure, on trouve ceci, on trouve cela, on trouve un tas de choses, on a mille fois raison... et la suite vous donne mille fois tort.

Lorsque l'ami dont je tairai le nom, car je ne saurais résister à la tentation d'y accoler une épithète trop dure à sa modestie, lorsque cet ami, dis-je, fut à la veille de réaliser un projet qu'il nourrissait depuis fort longtemps, celui de jeter les bases de cet Institut populaire, il s'en ouvrit à quelques hommes de bon conseil et leur tint le petit discours suivant dont je vous garantis au moins le sens.

« Vous chercheriez vainement en moi l'étoffe d'un héros ou d'un saint, d'un Vincent-de-Paul ou d'un Dom Bosco et je possède tout juste la millionième partie du milliard d'un milliardaire américain, mais je désirerais néanmoins me rendre utile à mes concitoyens et leur prouver autrement que par des mots que je suis animé d'un amour très sincère pour la classe laborieuse, pour celle qui peine, qui peine toujours, qui courbe sans cesse le front vers la terre et le relève rarement vers le ciel.

Je n'ai point l'intention de fonder des hôpitaux et d'ouvrir des universités, ni la prétention de soulager toutes les misères humaines et de répandre à flots la

lumière dans toutes les intelligences, mais j'ai l'ambition de mettre à la portée de tant de braves gens que je connais, ce qui semble avoir été jusqu'ici l'apanage exclusif de quelques heureux mortels.

Je rêve de procurer des jouissances plus élevées des distractions plus saines et aussi plus variées à ceux et à celles qui, autour de moi, n'en ont guère d'autres que d'aller au cabaret se renseigner fort mal sur ce qui se passe dans le monde, ou de passer le soir, après une journée de labeur, devant leur porte ou au coin du feu. Je me propose, en un mot, d'offrir par-ci par-là le modeste régal d'une conférence ou d'un concert à des personnes peu fortunées qui, très probablement, quitteront cette vallée de larmes avant qu'il leur ait été donné d'aller voir jouer *Souffle-moi dans l'œil*, au théâtre de Genève, ou d'entendre un ventriloque au Kursaal de Lausanne, ce qui, du reste, ne comblerait qu'à demi les légitimes aspirations de leur esprit et de leur cœur.

Je songe aussi à nos jeunes gens que guettent les mauvais camarades, que guettent les mauvais bergers ; je plains ces enfants qui battent le pavé en attendant qu'ils battent quelqu'un d'autre, et je me demande s'il n'y aurait pas quelque moyen agréable de retenir les premiers dans la bonne voie et de jeter dans l'âme des seconds une semence de vertu et d'honnêteté qui lèvera tôt ou tard.

Ma salle de conférences et de concerts sera donc ouverte à tout venant, chacun pourra y entrer et s'y sentir à l'aise. L'image du Christ l'ornera de sa beauté purifiante, suivant l'expression du père Félix, et nous inscrirons sur son portail : « Ici on ne blasphème pas et on n'excite pas les fils du même Père les uns contre les autres »

— Ce rêve est fort beau, mais sans doute n'est-ce qu'un rêve, chose tout à fait irréalisable, objectèrent à notre ami les hommes de bon conseil. Vos desseins sont plus vastes que vous ne vous le figurez, et la tâche que vous allez entreprendre est hérissée d'obstacles, féconde en déboires.

Aux difficultés matérielles viendront s'ajouter des difficultés d'ordre moral autrement graves. Les portes de votre Institut auront beau s'ouvrir toutes grandes, la foule s'y rendra-t-elle ? On finit bientôt par laisser un auditoire qui n'est pas composé uniquement de lettrés, d'économistes et de savants, en lui parlant des Grecs et des Romains, de la question sociale ou du radium, et vous serez forcément amené à aborder les sujets plus actuels, plus brûlants, si bien que l'on vous accusera ensuite de faire de la politique — le mot fatidique sera lâché — et de chercher à suborner la jeunesse, ce qui vous noircira aux yeux de tout le monde ; d'une façon ou de l'autre, le vide se fera peu à peu autour de vous, et les chaises de votre salle de conférences seront un beau jour les seuls auditeurs du dernier conférencier qui sera venu s'y fourvoyer !

Croyez-nous, vous caressez une chimère. C'est un jeu décevant, vous ne tarderez pas à l'éprouver. »

\*

Notre ami a tenté de donner un corps à cette chimère ; il s'y est appliqué avec la douce opiniâtreté, le louable entêtement qui le caractérisent. Il a dû frapper à bien des portes, sans se laisser rebuter par les réponses évasives, par les promesses vagues et parfois par les mines renfrognées ; il a payé de sa personne — pourquoi ne pas le dire ? il y est allé de sa poche, — et l'Institut populaire a vu le jour.

La meilleure preuve que l'Institut prospère est

qu'on s'y trouve déjà trop à l'étroit et nous tous qui au début secouions la tête en voyant les quatre murs d'un modeste édifice surgir très lentement de terre, nous devons reconnaître que la fortune favorise les audacieux ou, pour parler plus chrétiennement, que Dieu bénit la sage témérité de ceux dont les mobiles sont purs, exempts de tout calcul égoïste, de ceux qui n'ont pas d'autre objectif que l'avènement de son règne en ce monde et le salut de leurs frères.

Depuis l'ouverture de l'Institut, dix-sept conférences dont plusieurs agrémentées de projections lumineuses, ont procuré à maintes reprises au public intelligent de notre ville la bonne fortune — d'autant plus appréciable que l'entrée de la salle est entièrement gratuite — d'entendre traiter par des conférenciers de marque les sujets les plus propres à l'instruire et à l'intéresser.

Nous citerons, entre autres, la Conférence inaugurale de M. Cousin, du *Sillon* français, qui a exposé, avec autant de franchise, de rondeur et de crânerie que d'éloquence, le programme d'un Institut populaire catholique ; celle du colonel Repond sur Pie X ; de M. l'abbé D<sup>r</sup> Zimmermann, professeur au collège de Sion, sur l'« Idée de Patrie » ; de M. Pahud, curé de Lausanne, sur l'« Epargne » ; de MM. les conseillers nationaux Evêquoz et Pellissier à propos de la Loi sur la nouvelle organisation militaire ; de la fondatrice de la ligue pour la Beauté, M<sup>me</sup> Burnat-Provins, venue nous parler de « la construction moderne et son adaptation au paysage »

Une des dernières Conférences, donnée par M. le chanoine D<sup>r</sup> Mariétan sur la musique sacrée et le plain-chant grégorien avec audition de la maîtrise de l'Abbaye de St-Maurice, a pris les proportions d'une

solennité musicale, au point que beaucoup de monde n'avait pu trouver place dans une salle qui contient cependant plus de 300 personnes !

Entre temps, une ou deux séances récréatives et amusantes ont été offertes à nos enfants, et de petits concerts, organisés par une aimable artiste qui s'est faite bénévolement la maîtresse de chant de nos fillettes, ont nécessité l'acquisition d'un piano qui se trouve être, d'occasion, un piano à queue, fort bel instrument, d'une sonorité merveilleuse.

On rencontre chez nous, comme ailleurs, pas mal de braves gens — assez bons chrétiens aussi longtemps qu'il n'y a aucun danger à le paraître — dont les yeux sont couverts de ces écailles qui s'appellent préjugés et préventions et auxquels tout ce qui s'élabore dans le silence et le recueillement semble entaché de mystère et suspect d'arrière-pensée. Sans leur être précisément hostiles, ils observent à l'égard des œuvres catholiques une prudente réserve, flairant dans les entreprises les plus généreuses et les plus désintéressées j'ignore quelle machination ténébreuse, je ne sais quel pieux traquenard, et croyant toujours voir, derrière des coulisses qui n'existent pas, d'imaginaires fantômes tirer les ficelles.

En ce qui concerne notre Institut, ces craintes ridicules commencent à se dissiper, la méfiance fait place à la sympathie, et toute personne que n'aveugle pas le parti-pris — cette incurable cécité morale — est aujourd'hui forcée de reconnaître que l'Institut populaire de Martigny est une œuvre catholique d'éducation populaire, rien autre, œuvre dont nul ne contestera l'excellence et la souveraine utilité, à une époque aussi triste, à tant d'égards, que la nôtre.

J. M.